L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 6 SEPTEMBRE 1882. 56me Année.

Dufour, Doumet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS MERCREDI, 6 SEPTEMBRE 1882.

Nos politiciens--Comment nous en débarrasser ?

Nous n'en sommes plus, aujourd'hui, grâce à Dieu, réduits à discuter sur la nature et les effets du mal qui nous ronge. Tout cela, nous le connaissons à fond. Nous avons surpris dans son antre, le politicianisme ourdissant sa trame dans l'ombre; nous l'avons vu étendant, comme une pieuvre, ses tentacules sur tout le cadavre de l'administration, puis le dépécant, et s'en partageant les débris.

Quant aux effets, ils ne sont que trop évidents, hélas ! Ils crèvent les yeux des moins clairvoyants. C'est la ruine, la ruine complète, la ruine irrémédiable, la ruine partout et toujours.

Qu'il soit maintenant nécessaire de nous débarrasser de cette plaie; cela est encore moins mis en doute. Il le faut, immédiatement, sans détour, coûte que coûte, et par tous les moyens possibles.

Là-dessus, tous les honnêtes gens, tous les bons citoyens, sans exception, sont parfaitement d'accord.

La seule question à résoudre, la plus difficile, à vrai dire, la seule peut-être qui offre quelque difficulté, c'est de trouver le moyen, un moyen vrai, efficace, puissant, infaillible, et surtout pratique, d'atteindre ce but.

Ici, nous nous trouvons devant deux classes de réformateurs.

Il y a ceux qui, malgré la conscience qu'ils ont de la supériorité de leur nombre, sont effrayés de la grandeur de la tâche et doutent encore du succès; ce sont les timides. Ils veulent faire de l'opportunisme et se jeter dans les hasards d'un compromis.

Il y a ceux que l'horreur du mal a fait sortir de leurs gonds, que l'indignation a rendus intrépides, qui veulent aller droit à l'ennemi, l'attaquer de front, et remporter du premier coup une victoire décisive; ce sont les radicaux de la réforme; et nous ne craignons pas de déclarer, hautement, qu'ils ont toutes nos sympathies.

L'opportunisme a parfois du bon. Il a son utilité, quand vous n'êtes pas sûrs de la supériorité de votre nombre, quand les circonstances au milieu desquelles vous vous trouvez, quand les conditions qui vous sont imposées, sont telles qu'avec ces seules forces, il vous devient dangereux d'engager la lutte. Dans de pareilles conditions, dans de pareilles circonstances, va pour les compromis.

Mais lorsque, en vous comptant bien, vous vous trouvez, au bas mot, dix contre un; quand vous n'avez qu'à donner signe de vie, qu'à faire acte de citoyens, pour remporter la victoire, à quoi bon des compromis de ce genre ?

Supposons que vous vous entendiez avec le terrible *ring* en question, qui n'est réellement terrible que parce que vous l'avez laissé faire ce qui lui plaisait, gaspiller votre argent autant qu'il le voulait, parce que vous n'avez eu jusqu'ici ni l'esprit ni le courage de lutter contre lui.

Pensez-vous qu'il ignore le moins du monde que vous ne l'aimez pas, que vous êtes ses ennemis naturels; que, si vous allez à lui spontanément, ou si vous le laissez venir à vous, en vue d'un compromis, c'est que la nécessité ou la timidité vous y y forcés, c'est que vous n'avez pas osé engager la lutte franchement, corps à corps ? Convenez-en, la moindre tentative de compromis, de votre part, est une reconnaissance de sa supériorité, sinon au point de vue du nombre, au moins à celui de l'habileté, du savoir-faire.

Cette situation que vous lui faites, il en saura profiter; il vous traitera comme on traite les timides, les faibles. Et voici ce qu'il vous dira, s'il ne vous l'a pas fait comprendre déjà : "Nous avons sous la main, par exemple, sept à neuf places à distribuer; nous vous en accordons trois sur sept, quatre sur neuf.

Et vous, tout aussitôt, de chanter victoire, de vous écrier : nous avons entamé le ring ! hélas ! c'est le ring qui s'est rendu maître de vous, qui vous a muselés, enchaînés. Que lui importent les trois ou quatre places dans lesquelles vos malheureux représentants resteront impuissants au milieu de ses créatures, à lui, qui se trouveront en majorité ? Ce qu'il veut, ce qu'il lui faut avant tout, c'est de conserver entre ses doigts toutes les ficelles de l'administration et de les manier à sa guise; c'est d'avoir la haute main sur tous les *jobs*, tous les tripotages qui font sa fortune particulière et la ruine publique. Et c'est là, précisément, ce que vous lui abandonnez. Vous avez cru faire un traité bien glorieux ; hélas ! Ce n'est qu'une capitulation, et une capitulation honteuse et désastreuse.

N'espérez pas, en effet, pour avoir pénétré dans la place par une voie détournée, par la porte de derrière, pouvoir y arrêter les abus, y réprimer les désordres. Si vous n'avez pas à vous flatter de vos tristes associés, il vous flatteront, eux, ils vous circonviendront, vous éblouiront, vous aveugleront, vous duperont ; et vous vous réveillerez un jour, honteux d'avoir été les complices inconscients des tripotages, des vols, des détournements de fonds que vous étiez appelés à réprimer.

Il n'y aura pas une seule honte de moins dans la ville ; il n'y aura qu'une dignité de plus amoindrie dans vos personnes.

Dieu sait même si la fleur de votre honnêteté ne se sera pas flétrie à ce contact corrupteur !

Tout au moins, votre réforme n'aura été qu'un coup d'épée dans l'eau, et vous aurez la triste gloire d'avoir couvert de votre part de responsabilité les odieux abus que vous aviez juré d'abolir.

Bien autrement grand, bien autrement noble est le parti radical de la réforme. Il part de ce principe que, à une situation nouvelle, il faut des hommes nouveaux ; que, pour supprimer tout tripotage au sein d'une administration, il en faut bannir impitoyablement tous les tripotiers ; qu'il faut les chasser ignominieusement, non seulement de l'intérieur du temple, du sanctuaire, mais du parvis même, et de toutes les avenues qui y conduisent.

Mais comment arriver à se débarrasser de la coopération toujours délétère, même dans le bien, des brasseurs de politique, et faire table rase autour de nous ?

Mon Dieu, le moyen est bien simple ; il ne faut pas avoir vieilli dans les luttes et les intrigues de la politique pour le trouver.

De quelle autorité nos quelques mauvais actuels gouvernent-ils la ville et disposent-ils des élections ?

De leur autorité privée, guidée par leur intérêt personnel, autorité qui a imposé sa volonté à quelque club ou assemblée de hasard.

Que ne les imitons-nous, donc ? Que n'employons-nous contr'eux les armes dont ils se sont servis avec tant de succès contre nous ?

Faisons mieux encore. Qu'une, deux, trois de nos notabilités de la finance, de l'industrie, de la politique, portant un nom honorable et honoré, jouissant d'une réputation sans tâche, choisissent dans chacun de nos dix sept *wards*, dix citoyens honorables comme eux, respectables et respectés comme eux, n'ayant comme eux aucune ambition politique ; comme eux, ne songeant, n'aspirant à occuper aucune place, aucune. Le choix est aisé; un homme sensé, connaissant, de longue date, sa ville de naissance ou d'adoption, n'a qu'à parcourir pendant quelques heures un de nos "directories", à y pointer les noms les plus connus, les plus estimés, les plus dignes de commander la confiance publique. Nous le disons d'avance, il n'aura que l'embarras du choix.

Que ces 170 ou 180 citoyens notables soient convoqués à jour fixe, à une heure qui ne puisse nullement entraver leurs affaires, en Convention, dans une de nos grandes salles publiques.

Croyez-vous que ces négociants, ces hommes d'affaires, ces jurisconsultes, ces hommes politiques, se voyant une bonne fois en excellente compagnie, sans crainte de rencontrer parmi eux le moindre *ward bummer*, de frayer avec le moindre *hoodlum*, ne se rendraient pas patriotiquement à l'appel qui leur serait fait par le patriotisme ? Croyez vous qu'ils refuseraient de prendre part à un mouvement aussi honnête que salutaire ?

Et les assemblées primaires, entendons-nous dire, qu'en faites-vous ? Que deviennent-elles ?

Les assemblées primaires ? Voilà précisément ce dont il ne faut pas dans les circonstances actuelles, car c'est là surtout, que brillent l'habileté, le savoir-faire du brasseur de politique. Soyez persuadés qu'il s'y introduira, par n'importe quelle porte, pour y escamoter ou, tout au moins, pour y frelater le vote.

En une séance, le bureau est constitué, le comité exécutif élu peut-être.

Le reste coule de source. Le comité, ou le sous-comité qu'il délègue à cet effet, prépare le travail électoral, dresse la liste des candidats, en dehors des faiseurs, et guidé par les seules lumières que donnent l'honnêteté et une connaissance profonde des besoins de la communauté.

Quoi de plus simple, quoi de plus élémentaire, quoi de plus pratique ? et que d'honnêtes gens s'empresseraient de mettre ce plan à exécution avec la même honnêteté, le même désintéressement que nous apportons à le suggérer: et n'est-ce pas sa simplicité même, et les moyens élémentaires qu'il emploie, qui doivent en assurer le succès ?

Si la découverte des livres qui ont disparu des bureaux de l'auditeur lorsque M. Packard fut obligé de renoncer à se faire proclamer gouverneur de la Louisiane, doit mettre nos concitoyens, depuis si longtemps accablés d'impôts, à l'abri du paiement des taxes qu'ils ont déjà acquittées, pourquoi le nouveau grand juri n'instituerait-il pas une enquête, tout de suite ?

LOUISIANE.

Le Louisianais (paroisse St-Jacques,) du 2 septembre :

Les planteurs riziers jouent de malheur et la récolte est compromise par suite de la série non interrompue de mauvais temps.

Un changement est désirable pour tout le monde; pourvu toutefois que ce changement ne vienne pas après un violent orage, comme cela est à craindre aux approches de l'équinoxe.

Les cannes mêmes, qui ont poussé fort bien avec la pluie, gagneraient cependant à ce qu'il y eut une trêve de quelques jours.

Il est trop détrempé n'a pas permis à la plante d'enfoncer profondément ses racines, et la végétation en se portant au sommet nuit à la solidité de la base.

Si donc les cannes n'ont pas le temps de s'affermir dans la terre, une bourrasque pourrait fort bien les ébranler et les jeter à bas.

Le Meschacébé (paroisse St-Jean-Baptiste,) du 2 septembre :

Les travaux de construction du chemin de fer de la Vallée du Mississippi ne font pas de grands progrès dans notre paroisse et il est très présumable que la promesse qui nous était faite d'une route achevée de la Nouvelle Orléans à Bâton-Rouge pour le 1er janvier ne se réalisera pas et qu'il nous faudra attendre une année de plus. Le mauvais temps, il est vrai, s'oppose à l'avancement rapide des travaux, et il nous faut espérer que bientôt une plus grande activité sera déployée. Des ingénieurs ont fait des tracés à la crevasse Bonnet-Carré, dans le but, nous dit-on, de s'assurer du coût de la reconstruction de la levée, mais il n'est guère probable que la compagnie du fer veuille entreprendre à ses propres frais de fermer cette brèche. On estime que ce travail reviendrait à environ $40,000. Si les planteurs inondés et l'Etat voulaient contribuer pour un part des dépenses, il est probable que la compagnie se chargerait du reste.

—La moisson du riz s'achève presque partout et la faucille aura bientôt achevé sa tâche annuelle. Le temps a été variable pendant la coupe et de fréquentes ondées ont un peu taquiné les riziers, sans toutefois leur faire grand tort. Les battoeuses sont à l'ouvre et le riz est expédié aussitôt sur le marché. Les planteurs n'ont pas à se plaindre, car l'année a été des plus favorables et le produit est superbe; mais il serait vraiment trop malheureux s'il n'avait quelque sujet de plainte et il se dédommage en s'en prenant au temps qu'il fait.

La canne à sucre est généralement et exceptionnellement belle; les planteurs lèvent le bras droit pour montrer la hauteur des tiges dépouillées de leurs feuilles. La récolte sera l'une des plus fortes en Basse-Louisiane et la roulaison devra commencer de bonne heure. Aux premiers sourires d'octobre quelques sucreries fameront.

Un peu de statistique sur l'industrie sucrière :

On compte, en Louisiane, 120 vacuum pans, 371 sucreries mises en œuvre par la vapeur et (qui le croira ?) 271 sucreries mues au moyen de chevaux.

La Louisiane n'a produit l'année dernière, qu'une demi-récolte à cause du froid rigoureux du mois de janvier 1881.

On compte actuellement sur un rendement de 250,000 boucauts cette année.

Le poids moyen, par boucaut, en 1881, a été de 1,400 livres pour les sucres bruts et de 1,250 livres pour les sucres clarifiés. Le premier envoi de sucre et mélasse est arrivé à la Nouvelle-Orléans le 17 octobre 1881.

La canne à sucre se cultive dans vingt-cinq paroisses de la Louisiane; elle ne parvient pas à maturité dans les autres paroisses.

On consomme annuellement aux Etats-Unis environ 800,000 tonnes de sucre. On estime que le monde entier produit environ 12 milliards de livres de sucre, annuellement, dont les trois quarts proviennent de la canne à sucre et l'autre de la betterave.

Nonobstant les théoriciens, le sucre est une denrée qui *pale*; et troquer une habitation sucrière sur le Mississippi contre une ferme dans l'Ouest serait de la folie.

—La vente de la terre de l'église St-Jean Baptiste est une affaire manquée. Au moment où les parties allaient signer l'acte de vente, on s'est aperçu que doïtse ans passés une concession importante avait été faite au chemin de fer qui traverse cette propriété : une superficie de huit arpents lui ayant été accordée pour y établir des usines, des ateliers, etc. Mme Caire, qui ignorait ce détail lorsqu'elle avait accepté la vente, a demandé qu'il lui fût fait une réduction en considération de cette concession; mais les marguilliers ont été inébranlables et l'affaire a fini par être déclarée nulle.

—Ceux qui ont essayé du Malakoff Bitter en ont le plus grand éloge comme tonique ami-bilieux.

La Correspondance Américaine du 2 septembre :

—C'est généralement pendant la première semaine du mois de septembre qu'a lieu aux Etats-Unis la rentrée des classes dans les écoles libres. En Europe, on doit probablement trouver cette rentrée des classes un peu prématurée. Mais en Amérique, elle s'explique naturellement; car et les vacances y finissent plus tôt, elles commencent aussi bien avant celles des écoles européennes, puisque le 4 juillet, jour de la fête nationale des Etats-Unis, est le terme extrême assigné à l'année scolaire en Amérique. D'autre part, les chaleurs torrides, qui règnent habituellement de ce côté-ci de l'Atlantique, pendant les mois de juillet et d'août, font une nécessité de choisir ces deux mois comme une période de repos pour les maîtres et pour les élèves. Cependant, tout le monde ne reste pas inactif, pendant le temps des vacances, parmi le personnel chargé des différents départements de l'Instruction Publique ; car c'est le moment choisi par le Chef du bureau des bâtiments scolaires pour accomplir les réparations nécessaires dans les différentes écoles publiques. On sait combien les Américains comprennent admirablement l'architecture scolaire; combien ils excellent à faire de l'école un monument gai, attrayant, qui attire l'enfant, au lieu de le repousser, par son aspect sombre et triste On ne saurait donc point étonné d'apprendre que même à New York, par exemple, où les écoles ont été bâties d'après les principes les plus récents de construction et d'hygiène, M. D T. Stasg, le Directeur des bâtiments scolaires, ait encore trouvé nécessaire de dépenser près d'un million de dollars en améliorations et réparations dans les écoles publiques. Le temps des vacances est aussi le moment choisi pour les réunions et les conférences pédagogiques. Dans chaque arrondissement, dans chaque Etat, les maîtres d'écoles, publiques ou libres, s'assemblent pour discuter les meilleurs systèmes d'éducation ; et, en outre, une "Convention Nationale" réunit les instituteurs de tous les Etats de l'Union, dans quelque ville centrale et d'un accès facile. Toutes les méthodes d'enseignement sont étudiées, discutées dans ces réunions, même les méthodes des pays étrangers, pouvant donner lieu à une amélioration utile dans le système d'éducation des différents Etats.

C'est ainsi que, pendant ces dernières années, les congrès d'instituteurs ont fait souvent figurer sur leurs programmes la question de l'éducation des enfants d'après le système de Pestalozzi, plus connu aujourd'hui, grâce à l'application pratique qui lui a été donnée en Allemagne, sous le nom de *Kindergarten system* de Fröebel. C'est précisément par une grande école, dont la fondation est dûe à des résidents allemands aux Etats-Unis, dans la petite ville d'Hoboken, située sur le fleuve Hudson, en face de New York, que ce système pédagogique a été introduit en Amérique. Les excellents résultats qu'il a donnés dans l'Académie d'Hoboken (*Hoboken Academy*) sous la présidence de M. J. F. H. Meyer, agent de la ligne des steamers allemands entre Hambourg et New York, lui ont fait trouver bien vite des adeptes à New York, où il a été appliqué d'abord par M. Moeller, dans son école de la Vingt-neuvième rue, et ensuite dans un grand nombre d'institutions libres américaines. Cependant le *Kindergarten system* a rencontré de nombreux adversaires dans les écoles publiques des Etats-Unis, où le nombre, généralement assez élevé, des enfants inscrits par un seul maître, rend son application assez difficile. On l'a toutefois essayé dans la ville de St-Louis, où les maîtres des écoles publiques se sont déclarés très satisfaits des résultats obtenus. On peut donc être certain que ces résultats, signalés dans le congrès d'instituteurs, vont servir de point de départ à de nouvelles expériences; et que les Américains, qui ont toujours mis un légitime orgueil à avoir les écoles les plus parfaites du monde entier, ne reculeront devant aucun effort, aucun sacrifice pécuniaire, pour conserver à leur système scolaire la réputation universelle et méritée dont il jouit.

On voit, aux Etats-Unis, la presse, qui est constamment à la tête des grandes choses, prêter son concours, toujours si utile et si efficace, aux œuvres de charité et de fraternité, et cela d'une manière pratique, qui vaut la peine d'être connue en Europe. De grands journaux, dont les jugements font loi en matière de politique, de science ou d'art, regardent comme un titre d'honneur de pouvoir consacrer leur influence à quelques missions, connues ou inconnues, de philanthropie. Parmi celles-ci, nous croyons devoir citer au premier rang l'œuvre si utile et si charitable entreprise par le grand journal américain la *Tribune*, l'un des principaux organes du parti républicain aux Etats-Unis. Cette œuvre est spécialement destinée aux enfants pauvres de New York, qui vivent dans des logements insalubres, mal aérés, véritables foyers de pestilence, surtout pendant l'été, pour les familles indigentes, entassées par centaines dans d'étroits espaces.

M. Guion, qui fait un noble usage des revenus que lui rapporte la ligne de steamers transatlantiques Guion, dont il est propriétaire, et laquelle a la faveur toujours croissante du public allant en Europe, M. Guion a bien fondé, il y a quelques années, sous le nom de : "Hôpital flottant de la société de la Saint Jean," une œuvre de charité, en vue de combattre les ravages de la mort parmi les population en bas âge des quartiers ouvriers. Mais ces efforts permettent de procurer à quelques enfants seulement, pendant les chaleurs tropicales du mois d'août, un séjour de deux à bord de cette maison-hôpital, lequel descend la baie de New-York et fait ainsi respirer à ces jeunes enfants un peu de l'air pur et frais de la mer. Et l'on comprendra combien il est nécessaire d'agrandir l'œuvre si utile, entreprise par M. Guion, quand on saura qu'il y a à New-York 20 000 *tenement-houses*, ou logements d'ouvriers, habités par 160,000 familles, ou 640,000 personnes, c'est-à-dire la moitié de la population entière de cette grande ville ; et quand on apprendra que, pendant une seule semaine du mois d'août, au moment des plus fortes chaleurs de la saison, sur 1,016 décès, on en compte 371 parmi les enfants au-dessous de cinq ans, les trois-quarts se produisant dans la population des districts ouvriers. L'idée de M. Guion s'est trouvée agrandie et améliorée par l'entreprise charitable du journal la *Tribune*. Au moyen de souscriptions, qui ont dépassé $20,000 (100,000 francs), et qui arrivent à ce journal de toutes les classes de la société, M. Whitelaw Reid, le rédacteur en chef de la *Tribune*, s'est chargé d'enlever aux hautes maisons, dans lesquels ils sont entassés, les pauvres enfants des villes, qui ont tant besoin d'air et de soleil, et de les transporter après un voyage, féerique sans aucun doute pour ces malheureux petits êtres, dans des fermes des Etats de New-York et de Connecticut, où de braves fermiers leur donnent l'hospitalité pendant deux ou trois semaines, sans vouloir accepter la moindre rémunération. Grâce aux arrangements habiles pris par M Whitelaw Reid, la modeste somme de $3 (15 francs) suffit en moyenne pour envoyer un enfant à la campagne et le sauver peut-être d'une mort certaine. Lorsque ces enfants retournent à la ville, l'esprit et le corps fortifiés par l'air pur, combien d'entre eux rêvent,- lorsqu'ils seront grands, d'échapper aux influences malfaisantes et délétères de la ville pour devenir de vigoureux et honnêtes fermiers ? On peut donc dire que la mission accomplie par la *Tribune*, sous le nom de *Fresh Air Fund*, est essentiellement civilisatrice et moralisante. Ce n'est point d'ailleurs la première œuvre de philanthropie entreprise par la *Tribune* : car ce même journal, dont le fondateur fut le fameux abolitionniste Horace Greeley, a déjà envoyé des centaines d'enfants des rues dans l'ouest des Etats Unis, où ils sont devenus utiles à leur pays. Il nous semble que ce système patronné par ce grand journal de New-York vaut bien le système des maisons de correction, si admiré dans certains Etats européens.

Pendant l'année 1881, le nombre total des émigrants de la Suisse aux Etats-Unis a été de 11,293, contre 6,151 en 1880. Cette augmentation, de presque le double, est un phénomène remarquable. Différant des émigrants Irlandais, les Suisses apportent avec eux un petit capital dans leur nouvelle patrie, et tous les hommes ont un métier ou une profession de quelque espèce. Les tableaux, indiquant quelles sont les différentes occupations des émigrants, contiennent, entre autres, les chiffres suivants : négociants, 260; boulangers, 180; bouchers 147; serruriers, 105 ; cordonniers, 178; tailleurs, 163; artisans, 153; maçons, 100; employés de commerce, 95; brasseurs, 57; mécaniciens, 52; meuniers, 65; peintres, 58; ouvriers-bijoutiers, 41; jardiniers, 47; ouvriers-horlogers, 70; cuisiniers, 86; tisserns, 57; fromagers, 18; musiciens, 13; sculpteurs, 14; ecclésiastiques, 12; professeurs, 32; teinturiers, 14; passementiers, 11; domestiques, garçons d'hôtel, etc. 136; et ouvriers agricoles, 2,027.

Des 1,600,000 personnes qui trouvent un emploi dans les chemins de fer des Etats-Unis, un quart est occupé à la construction des voies ferrées. Les statistiques jettent un jour très vif sur l'importance de l'industrie des chemins de fer, puisque le personnel qu'elle emploie représente plus de la trentième partie de la population de la nation. D'après le "Manuel de Poor," il faut douze hommes par mille pour mettre un chemin de fer en exploitation, y compris les ouvriers travaillant dans les chantiers de construction.

Une société de capitalistes américains qui s'était formée, dans le but de concourir pour l'adjudication du service postal français, actuellement fait par la Compagnie Générale Transatlantique, vient, dit-on, de se dissoudre. Cette société n'a plus de raison d'être, en effet, car les amis et les directeurs de la Transatlantique déclarent que M. Cochery a renoncé au système de l'adjudication, et que le traité qui devait expirer en 1884, sera maintenu avec la compagnie si bien dirigée par MM. Eugène Péreire et Cloquemin, et qui, dit-elle, compte au nombre de ses amis intimes, M. Duclerc, le nouveau président du conseil des ministres, en France. Les nombreux amis de la compagnie Transatlantique peuvent se féliciter, s'il est vrai que M. Duclerc, ainsi que l'ont écrit ici les Américains résidant à Paris, doit employer son influence pour conserver à la Transatlantique, le monopole d'un service de vapeurs, qu'elle a toujours conduit admirablement, à la satisfaction de l'administration postale française et des voyageurs de toutes les nations naviguant entre l'Europe et l'Amérique.

Comptes-rendus de l'Athénée.—Nous avons reçu, hier soir, le dernier numéro des Comptes-Rendus de l'Athénée Louisianais, un peu tard pour en donner immédiatement une petite analyse. Tout ce que nous pouvons faire aujourd'hui, c'est d'en accuser réception et de remercier sincèrement le bureau de cette société savante de leur gracieux envoi.

Nous prions le major B. M. Harrod d'agréer nos remerciements pour un exemplaire du rapport (1881) de la commission du fleuve Mississippi, avec le rapport de la minorité.

On disait, hier, que le juge Pardee [Cour de Circuit des Etats-Unis] prendra connaissance, le 12 de ce mois, de l'injonction que le Waterworks Company lui demande à l'effet d'empêcher nos autorités municipales d'accorder au St-Tammany Waterworks Company le privilège de poser des tuyaux dans les limites de la ville pour y amener l'eau du Bogue Falaya.

La *Gazetta d'Italia* annonce que le gouvernement italien s'occupe activement de la colonie d'Assob, où il entend fonder un centre commercial sérieux. D'après la même feuille, plusieurs commerçants italiens, échappés au massacre d'Alexandrie, auraient manifesté l'intention de s'établir à Assob.

L'hon. Manning a accepté les fonctions de juge de la cour suprême de la Louisiane.

Le gouverneur a nommé MM. Aristide Landry et Paul Leche juges de paix du quatrième et du cinquième "wards" de la paroisse Ascension.

Le Dr J. C. Beard, ex-coroner, vient d'arriver à la Nile-Orléans, de retour d'un voyage qu'il a fait au Canada. Ses nombreux amis et clientèle le verront avec plaisir. Il doit reprendre immédiatement l'exercice de sa profession.

La valeur d'un médicament composé, préparé par un médecin parfaitement éduqué et un chimiste scientifique, doit être apparente à tout le monde. Comme tel : nous pouvons plaider ra commander les pilules de J. C. Ayer, pour le catarrhe. La confiance publique dont elles jouissent s'est sans cesse accrue jusqu'à ce jour et il est possible de dire qu'elles sont universelles. La grande popularité permanente ne s'acquiert pas sans mérite. Notre expérience nous donne la certitude que les pilules de Ayer sont supérieures à tous ses celles en usage pour le catarrhe. Elles sont agréables à prendre, parfaitement sures et efficaces. Les pilules d'Ayer réunissent toutes les qualités d'un remède de famille sûr, et elles recevront leurs marchandises sur la levée, autrement les marchandises seront envoyées au magasin à leurs frais et risques. Aucun colis ne sera livré sans un ordre, et aucune réclamation ne sera admise après que les marchandises seront quitté le wharf.

FORSTALL, ROSS & CLAYTON,
No 173 rue de la Commune

6 sept - 3f

"La Démocratie Croyante."

Le soussigné, éditeur de cette prochaine Revue à l'honneur d'annoncer qu'une liste d'ACTIONS est déposée chez MM. Lafargue, coin Royale et Orléans, et une autre à l'Imprimerie No 66 rue de Chartres ; une troisième est déposée à M. Cyrille C. Thézard, et le soussigné est portant de la quatrième et dernière. Les ACTIONS, de cinq piastres seulement, sont limitées à CENT ; la publication commencera aussitôt que CINQUANTE seront été vendues.

Nouvelle-Orléans ce 2 septembre 1882.
2sept—10f Dr C. TESTUT.

Formation de Société.

Les soussignés ont, ce jour, formé une société sous le nom de CHMICHEN ET ROUSSET pour continuer les affaires de Quincaillerie au No 239 de la rue Decatur.

V. CHMICHEN,
G. ROUSSET.

Nouvelle-Orléans, 1er septembre 1882.
1er sept—

Nouvelles Télégraphiques.

Saint-Pétersbourg, 1er septembre — Une tentative désespérée a été faite récemment pour délivrer un prisonnier politique détenu dans la prison de Saratoff. Pendant l'heure d'exercice accordée au prisonnier, une charrette contenant deux hommes est allée se ranger le long de la prison et a fait un signal au prisonnier qui marchait dans le préau sous la surveillance d'un gardien. Le prisonnier a jeté aussitôt du sable aux yeux du gardien et a couru au mur, tandis que les individus de la charrette tiraient des coups de revolver et blessaient mortellement le gardien. Le prisonnier a gagné le dehors et s'est enfui avec ses libérateurs, mais ils ont été arrêtés par des personnes qui avaient assisté à l'évasion, et après une lutte acharnée dans laquelle un des libérateurs a été tué, les deux autres hommes ont été capturés. La foule a essayé de les lyncher, ma's en a été empêchée. Le libérateur qui a été capturé dit qu'il est le fils d'un propriétaire foncier.

Londres, 1er septembre.—Cetiwayo est parti ce matin de la station de Waterloo et rendant à Southampton, où il s'embarquera à bord du steamer Nubian qui part aujourd'hui même pour le Cap de Bonne-Espérance. A son départ Cetiwayo a été salué par les applaudissements des spectateurs.

Port-Said, 1er septembre. — L'amirauté anglaise doit à la Compagnie du canal de Suez £72,000 pour le passage des transports et des navires de guerre.

Londres, 1er septembre.—Par suite du mauvais état de sa santé, Sarah Bernhardt est partie aujourd'hui pour Paris.

Les troubles de Monceau et les Mines en France.

Des informations précises sur les troubles de Montceau-les-Mines font encore défaut. Quelle a été l'origine de ces troubles ? A quels mobiles ont obéi les perturbateurs ? Quels sont la nationalité, la profession, les antécédents de ces hommes ? Tout cela reste assez obscur. On ne tardera pas, sans doute, à être complétement renseigné à ce sujet, tant par les correspondances particulières que par l'enquête de l'autorité, enquête qui devra se faire avec d'autant plus de soin, que les désordres dont le département de Saône-et-Loire vient d'être le théâtre se sont produits dans des conditions exceptionnelles. Ces désordres n'ont aucun rapport avec ce qui se passe d'habitude pour les grèves et même pour les révoltes dans les bassins houilliers. Ils ont éclaté à l'improviste et en dehors de tout conflit entre les ouvriers et les directeurs des mines. Aucune question de salaire n'était en cause, lorsque les troubles sont survenus. Aucune réclamation n'avait été formulée. D'ailleurs, les autes même des perturbateurs, les agressions dirigées contre la chapelle, le presbytère, l'école des sœurs; le brisement des croix placées sur les chemins, toutes choses qui sont sans rapport aucun avec les intérêts des travailleurs, attestent qu'il n'y a nul rapprochement à faire entre les scènes dévastatrices de Monceau-les-Mines et un mouvement grévistes. Très probablement il ne s'agit là que de simples faits de banditisme.

Les journaux socialistes, les journaux les plus habitués à excuser les désordres, quand ils se produisent à l'occasion d'une grève, semblent n'en pas juger autrement. Seulement, au lieu d'admettre que ces actes de sauvagerie commis à Monceau-les-Mines sont le fait d'une troupe de malfaiteurs, ils veulent y voir l'action d'agents provocateurs. Ce serait les ennemis de la République, ou, mieux encore, les partisans d'une politique de compression, à quelque forme de gouvernement qu'ils se rattachent, qui auraient énergiquement et payé les dévastateurs, dans la pensée de faire tourner à leur profit les sentiments de répulsion ou d'effroi que peuvent exciter de semblables désordres. "Gare aux blouses blanches !" s'écrient plusieurs organes du radicalisme. C'est là du pur roman, il n'y a pas, en France, un parti assez inepte pour s'imaginer qu'il avancerait beaucoup ses affaires en soudoyant quelques misérables pour une œuvre de dévastation. Le parti qui placerait ses espérances dans une pareille combinaison serait un parti d'aliénés, et nous ne prétendons pas qu'il en existe de tel dans notre pays. Cette hypothèse "des blouses blanches" ne nous paraît donc pas soutenable un seul instant, et tout ce qu'on peut conclure de sa production, c'est que le parti radical, dans toutes ses nuances, n'entend, en aucune façon, accepter la solidarité de ce qui vient de se passer à Monceau-les-Mines; en quoi ce parti a grandement raison.

Il importe, cependant, que l'autorité ne reste pas inactive. Précisément parce que les désordres de Saône et Loire ne se rattachent aucun intérêt politique quelconque; précisément parce qu'il n'y a là aucune question de salaire, parce qu'il s'agit non d'une grève, mais uniquement de méfaits relevant du droit commun, l'action du gouvernement et celle de la justice doivent être aussi énergiques que possible. Autant on comprend que le gouvernement agisse avec modération, avec indulgence, lorsqu'il est appelé à réprimer et à poursuivre des délits commis dans l'effervescence d'un conflit entre ouvriers et patrons, autant il est de son devoir, lorsqu'il se trouve en présence, non plus de travailleurs plus ou moins entraînés dans les agitations d'une grève, mais de véritables malfaiteurs, n'ayant d'autre but que la destruction, d'agir avec vigueur. Ce qui s'est passé à Monceau-les-Mines a tout à fait nouveau dans notre pays. Nous avons, en maintes circonstances, assisté à bien des troubles; mais jamais on n'avait vu une bande d'une centaine d'individus, venus on ne sait d'où, agissant on ne sait sous quelle inspiration, faire irruption dans un pays paisible, saccager les propriétés et répandre la terreur autour d'eux. Dans certaines contrées lointaines, sur les confins du désert; on a quelquefois le spectacle de pareilles scènes; mais il serait par trop singulier qu'en France, dans nos départements les plus riches et les plus industrieux, nous nous verrons à endoutter des invasions de Kroumirs ou de Peaux-Rouges! Un pareil veuge. Nous comptons donc sur la vigilance de l'autorité pour que cette affaire de Monceau-les-Mines soit parfaitement tirée au clair, et pour que le châtiment des coupables serve de leçon aux individus qui seraient tentés d'inaugurer en France la coûteuse sauvage des expéditions dévastatrices."

L'incertitude continue à régner relativement à la date du couronnement du czar, en dépit des assertions formelles de certains journaux allemands à ce sujet. La *Correspondance politique* a reçu, à cet égard, la dépêche suivante, de Saint-Pétersbourg :

" On a toutes raisons de croire que le couronnement à Moscou n'aura lieu que l'hiver prochain, et que la date n'en sera fixée que le jour où l'on s'y attendra le moins, comme s'a été le cas du voyage fait l'année dernière à Moscou par l'empereur et l'impératrice, voyage dont personne ne se doutait la veille."

Décédée hier soir, à 8 heures moins un quart, Mademoiselle ALICE DAWSON, fille de John Dawson et de Dame Elizabeth Martin. Les amis et connaissances de la famille sont prié d'assister aux funérailles qui auront lieu cette après midi à 4 heures, du No 124 rue Orange, entre Annonciation et Constance.

De la part de ses parents.

Avis aux consignataires.—Le vapeur français "RUDEN", venant du Havre, et Marseille, commencera le déchargement de sa cargaison, MERCREDI, 6 sept. à 1 heure P. M. à son qual. au poteau No 41, Quatrième District. Les consignataires sont prié de se présenter à mesure, de payer le montant de leur frêt, et de recevoir leurs marchandises sur la levée, autrement les marchandises seront envoyées au magasin à leurs frais et risques. Aucun colis ne sera livré sans un ordre, et aucune réclamation ne sera admise après que les marchandises seront quitté le wharf.

FORSTALL, ROSS & CLAYTON,
No 173 rue de la Commune

6 sept - 3f

BUNTINGS laine fondée à 12 1/2 c. valant 25c.
MOUCHOIRS H.S.L.C à 15c valant 30c.
MOUCHOIRS H.S.L.C à 20c valant 40c.
MOUCHOIRS H.S.L.C. à 25c valant 50c.
BAS d'enfants, légèrement tachés, à 25c valant 50c.
CORSETS courts à 50c valant $1.00.
CORSETS extra longs, à 50c valant $1.25.

NOUVELLEMENT REÇUS:

PARASOLS et OMBRELLES nouveaux.
BRODERIES et DENTELLES nouvelles.
CRETONNES et CHINTZES nouvelles.
PERCALES et INDIENNES nouvelles.
ARTICLES de MENAGE nouveaux.
CACHEMIRES et CREPES noirs nouveaux.
FLANNELLES simples et fantaisie nouvelles, etc., etc.

594 & 596...Rue Magazine...594 & 596

le quatrième et cinquième magasin, au-dessus de la rue St-André.

E. H. ADAMS.
Sept—

B. TREMOULET,
Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste,
Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, reçus de maisons de premier ordre.
Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq etc.
Portes de Fandesmas & Co, Offley, Cramp & Forrester.
Champagnes de toutes marques en renom.
Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc.
AUX PLUS BAS PRIX.

PITTSBURG
CHARBON. CHARBON.
45
Sous le baril livré à domicile.
DESFORGES,
MONTAGNET & Cie,
Rues Gravier et Carondelet.
6 août- 4m pp

Quartier-général de l'armée du Tennessee,
DIVISION DE LA LOUISIANE,
6 Septembre, 1882.

Les exercices de divertissement au Fort Espagnol CE SOIR, auront lieu dans l'ordre ci-après énoncé, savoir :

I
TOURNOI DE TIR
Pour les membres du New Orleans Gun Club et ceux du Louisiana Gun Club—commençant à 4 heures.

II
ASSAUT D'ARMES
Sous la direction des professeurs Roslère et Christoval Morel—commençant à 5 heures.

III
REPRESENTATION THEATRALE
"All that glitters is not gold"—commençant à 8 heures.

IV
Bombardement du Fort Espagnol.
Combats sur terre et sur mer.
Commençant immédiatement après la représentation théâtrale.

V
Tirage des Prix
En public, dans la salle